

Fernand Severin

Fernand Severin est né en 1867 à Grand-Hanil, près de Gembloux, dans une région où la Harbaye commence à abandonner son austérité pour revêtir le pittoresque de la Campagne brabançonne. Ses premières poésies, qui ont paru en 1886, annonçaient un poète de la lignée de Musset & de Lamartine, mais doué néanmoins d'une individualité très caractéristique. [C'était l'époque où les parnassiens & les symbolistes se querellaient au sujet de la forme & du but de la poésie. Severin eut la chance de se voir accepté par les uns & par les autres. Il est chez lui parmi les parnassiens de la jeune Belgique, comme il est à sa place au milieu des symbolistes de la Wallonie. C'est que, s'il restait fidèle au vers classique & continuait de s'inspirer aux vieilles sources, quelque chose de nouveau apparaissait cependant dans son art. Le romantisme ne brandissait pas ses phéres. L'élégiaque ignorait les lamentations tapageuses. Si sa poésie était aussi une fenêtre ouverte sur son cœur, cette fenêtre jalousement veillée, ne laissait filtrer qu'une lumière discrète. On entre dans la vie d'un Lamartine, & surtout d'un Musset, comme dans un lieu public. Celle de Severin est fermée comme un sanctuaire. On y marche sur la pointe des pieds. On y parle à voix presque basse. C'est un refuge pour ceux dont la sensibilité est trop raffinée & l'esprit trop fier pour confier leurs sentiments au premier venu.

Parmi les choses qui ont le plus affecté Octave Fermeux, cet autre romantique wallon avec lequel Fernand Severin a un air de famille très prononcé, figurent en première ligne son isolement intellectuel & l'incompréhension de son milieu. J'ignore quelle fut la jeunesse de Severin. Je n'ai jamais



en la curiosité — ou l'indiscrétion — de le lui demander. Mais je ne crois pas me tromper beaucoup en me représentant, dans un village wallon, un enfant, puis un adolescent qui a le malheur de ne pas sentir comme tout le monde. Des paroles très ordinairement, & toutes naturelles, pour ceux qui les prononcent, le blessent. Il ne voit autour de lui personne qui soit à même de partager ni de comprendre ses rêves. Son cœur, privé de tout moyen d'expression, se replie sur lui-même, se gonfle & s'enlaidit. Comme Périmès, il se résigne à promener ses pensées par le champ, & par le bois. Il devient ombreux. Il confie à la nature ce qu'il ne peut dire aux hommes. Et tu elle et lui s'établit rapidement un lien étroit, une affection profonde, presque une passion:

Vers

Mon cœur ait épandu des étangs et des bois...

Ce vers, qui figure en tête de Poèmes ingénus, n'a pas été placé là par hasard. Il faut y voir l'hommage d'un solitaire à ce qui, déjà à cette époque, était son ~~seul~~ ~~meilleur~~ meilleur confident, & même, alors, un peu son consolateur. La nature, en effet, ne se contentait pas de l'écouter; elle lui donnait encore des conseils, & lui restituait ses propres impressions après en avoir multiplié le parfum:

Vers

Je suscite les fleurs pour que tu les effeuilles;
Retrouve en leurs baisers ton baiser d'autrefois,
Et ceis un front fiévreux de la fraîcheur des feuilles.

C'est un plaisir exquis de regarder la nature à travers les vers de Severin, & de l'entendre parler par sa voix. Le charme évocateur de certains paysages, la mélancolie de certaines heures du jour, la beauté grave des nuits sont toujours rendus en termes expressifs, mesurés, avec une absolue justesse & une parfaite harmonie. Il comprend mieux que pour nous tout ce qui est privé de langage; & si d'ont qu'on puisse traduire par la plume le chant du rossignol avec plus de simplicité

et d'exactitude: qui il l'a fait:

Chante!... Ton chant, dans l'ombre, O'frière aile, m'est cher:
 Quand il vient jusqu'à moi, si discret et si fier,
 A travers la douceur de l'ombre & du printemps,
 Il me semble que c'est mon âme que j'entends!
 O souvenir qui trouble & chérie me! Autour de lui,
 Là-bas, on sent vibrer, plus sonore, la nuit,
 Et la silence même a l'air d'être attentif.

Le borage, que baigne une clarté d'argent,
 Ecoute le poème incompris de ton coeur:
 D'abord, c'est le désir, son trouble & sa langueur;
 L'odeur du renouvellement sort du bois enchanté,
 Et tu te sens mourir dans sa suavité...
 Tout s'apaise: le doux musicien s'est tu,
 Mais bientôt tu reprends ton hymne interrompu:
 Un cri monte! un seul cri, prolongé, palpitant,
 Tel que notre pauvre âme en fette par cristallin.

Pour pénétrer la nature avec cette délicatesse, pour l'unir avec
 cette perfection au chant le plus mélodieux qui sort de ses taillis,
 il faut être doué d'une âme très sensible & très aimante. Severin,
 en réalité, n'est que cela, du moins au début de sa carrière; ce
 n'est qu'une âme qui cherche par un vœu le bonheur de
 l'amour. Mais comme c'est aussi une âme très élevée,
 l'amour, tel qu'il le conçoit, s'échappe à toutes les vulgarités
 terrestres. C'est un mariage réducteur qui apparaît dans la
 brume des horizons, dans les prairies inondées de soleil, dans
 le clair-obscur des halliers. C'est Euryanthe, c'est Tseult,
 c'est l'amour doré de la légende. Et lorsqu'il fait parler la
 nature avec une éloquence si troublante, il ne fait que lui
 prêter les frémissements & la langueur dont son coeur est plein.
 La nature se borne à répéter ce qu'il lui confie. A la vérité, elle

vers

le répète trop fidèlement. C'est un écho en verselés, mais ce n'est qu'un écho. Elle le grise; mais ne le rassure. L'apaise point. De lui un trouble, une inquiétude qui transparaît dans le vers du poète. Sous le calme de la surface, on perçoit de lourds grondements. Un lent mouvement de boue & l'indigne l'agitation secrète de l'âme;

O navrante douceur des choses éphémères!
Clair jardin du bonheur, qui fleurit une fois!
A peine e-t-on cueilli les lys de tes portées,
Que la fragile fleur s'effeuille sous les doigts!

vers

Fernand Severin avait publié 24 premiers vers, il avait quitté la province. Il habitait Bruxelles. Il étudiait. Il était en contact avec les écrivains belges, dont plusieurs étaient ses aînés. Il était englobé dans le mouvement littéraire de l'époque. Si son tempérament de poète était formé d'un cristal trop pur pour être entamé par des influences, quelconques, son esprit ne paraît pas avoir opposé la même résistance. L'incrédulité de pessimisme ~~dominait~~ prédominait alors. Schopenhauer étendait ses deux grandes ailes noires sur la littérature française. Severin, lui aussi, en fut affecté. Il entrevit l'inanité des rêves d'amour & tout ce qui il y a d'alcatoire dans l'aide qui on peut espérer de la nature. Il se plaignit comme un pur pessimiste. Il envia « les êtres qui n'ont point d'âme » & porta un cri de désespoir:

Né pas penser! Né pas vouloir! Ah! ne pas vivre!

vers

Moralement, Fernand Severin est à un carrefour. Quelle route va-t-il prendre? Va-t-il se foncer définitivement dans le pessimisme, rejoindre un de ses maîtres de prédilection, Alfred de Vigny, & comme lui, maudire la nature? Va-t-il se raidir & demander à l'orgueil, avec le nouveau directeur de conscience qu'on vient de découvrir dans la personne du duc Nietzsche, la force d'épauler quand même l'existence & bâtir son oeuvre sur un sol qui ne peut être que du sable? Ou va-t-il se retourner vers la religion de son enfance avec les Bérnyet

et les Huxmans? Le poète était trop avide de paix intérieure ~~pour~~
 pour ne pas choisir cette dernière voie. Tout semblait l'y prédestiner
 d'ailleurs, son âme perdue et un pentecôte de romantisme wallon ne
 pouvait se complaire longtemps dans les révoltes de l'esprit. Comme une
 son frère intellectuel, Firmin, il avait besoin d'un havre. Comme
 lui, après ~~avoir~~ s'être rendu compte que la philosophie basée
 sur la science aboutit qu'à des conclusions incertaines, &
 après en avoir déduit que ce que l'esprit, avec toute sa lumière,
~~peut~~ nous apprend sur les choses essentielles de la vie, ne vaut pas
 ce que le cœur peut en discerner avec son instinct, il se laisse
 glisser du côté où son cœur le tirait: dans la résignation chré-
 tienne. Toujours comme Firmin, il se recroque à l'insécurité
 mental de son enfance, & le poète panthéiste qui poussait en lui se
 subordonna au poète chrétien. Son art dérive du côté de l'humilité
 et de la soumission:

Vers

Il suffit de t'aimer pour aimer toute chose...
 Longtemps l'orgueil amer et la dédain morose,
 Le deuil morne alternant avec le lâche ennui,
 Ont hanté tous à tous le cœur épuisé de l'œi.
 Ta parole angélique a dompté l'indocile,
 Lui, soumis sans révolte à cet humble évangile,
 P'étonne de trouver dans les maux d'ici-bas,
 Une félicité qu'il ne connaissait pas...

Les Matins angéliques⁷⁰, qui forment la troisième partie de
Poèmes ingénus, et d'où j'extrait ces vers, contiennent quelques
 purs chefs-d'œuvre de poésie religieuse. L'équilibre est venu.
 Ce qu'il y avait d'un peu payen dans les premiers vers d'amour,
 ne reparait plus. Le cœur bat plus harmonieusement. Ce
 n'est plus un Hamlet qui se lamentait, mais un Fils Angélique,
 qui, l'âme ravie & la main sûre, exécute des gestes tabernacles où
 tout est contemplation & béatitude.

Les Poèmes ingénus constituent en quelque sorte le journal
 intime

6

intime de la jeunesse du poète. Leverin y raconte ses luttes, ses doutes, ses élans, ses craintes, puis l'entree dans le port sur une eau calme, dans la lumière caressante à la paix suave d'un matin printanier.

La solitude heureuse, qui parut quatre ans plus tard, ^{se présente} ~~parut~~, de son côté ~~est~~. Comme un reflet de son âge mûr. Le titre déjà est significatif. Il évoque que des idées de sérénité. Il est fier et noble. Il annonce quelqu'un qui a expérimenté la vie & qui doit être revenu de beaucoup de choses. Leverin se montre ici sous un aspect presque nouveau, mais tel cependant que l'avait fait pressentir les "Matinis angéliques". La crise est finie. L'orage est passé. Le poète se connaît mieux & il connaît mieux le monde. Ses grandeurs, iniquités, ont tombées; il se dirige plus à descendre à l'existence des choses impossibles. Son cœur se contient. Il se regarde vivre dans une certaine promène autour de lui des regards plus calmes. Il jouit de l'heure qui passe sans arrière-pensée. Sa mélancolie naturelle se colore d'un rayon de joie. Ses regrets eux-mêmes s'accroissent d'une exquise douceur. S'il évoque un "palais abandonné", c'est pour lui dire:

Ô Toi qui t'ouvrais sans cesse à des hôtes nouveaux,
Tu ne connaîtras plus les gaîtés de l'accueil;
Et l'herbe de l'oubli, qui croît sur les tombeaux,
Disparaîtra peu à peu de l'adieu de ton seuil.

Tu trembles, parfois, dans ton obscurité ...
Ne crois pas, cependant, au retour d'un ami;
Le vent d'automne seul, comme un hôte attardé,
Passe en heurtant du poing ta porte qui gémit.

.....
D'heure en heure, le temps t'imposera de lui;
Avec le même ennuï de longs jours désolés
Tu verras l'abandon grandir autour de toi.
Us ne revien dront pas ceux qui t'en sont allés...

Non, ils ne reviendront pas "ceux qui s'en sont allés", mais il ne faut pas les plaindre trop. "Laissons aux dieux leurs sublimes secrets". Les événements de l'existence n'ont peut-être rien de définitif ni d'incorruptible. Le destin est peut-être moins cruel que nous ne le pensons. Sur tous les poèmes de la Solitude heureuse plane comme une atmosphère de choses anciennes, qui provoquent des réflexions graves, mais jamais la tristesse, qui nous touche sans nous affliger, qui nous charme par son parfum discret & ses beautés fées.

Les Poèmes ingénus ont été publiés en 1899, à Paris, dans la collection d'auteurs belges de Georges Barral. Ce n'était que la reproduction en un seul et même volume de trois recueils: Le Don d'Enfance, Un Chant dans l'ombre & Les haines angéliques, dont les deux premiers ~~qui~~ ^{avaient} paru successivement en 1891, en 1895. ^{L'auteur} ~~avait~~ ^{avait} exclu Le lys, son premier ^{œuvre} ~~recueil~~, édité en 1888. Il avait aussi éliminé plusieurs poèmes de ~~ses~~ autres recueils, qu'il avait remplacés par quelques pièces inédites. Tout cela fut de nouveau reproduit, avec la Solitude heureuse, en 1908, dans l'édition du "Mercure de France", sous le simple titre de Poèmes. C'est donc ce dernier livre qui contient toute l'œuvre avouée de Severin, ~~et~~ en dehors de la Source au Fond du Bois, publiée en 1924 par "La Renaissance du Poète".

Quelqu'un a dit que tout homme porte en soi un poète mort jeune. Je crois que tous les poètes meurent jeunes, même quand ils ne deviennent pas notaires. C'est une grande sagesse que de le comprendre. Severin, qui est un sage, l'a compris. Après avoir publié La Solitude heureuse, en 1904, il laisse vingt ans sans plus rien nous donner. Et la Source au Fond du Bois n'est guère que la suite naturelle — si pas l'achèvement — de Poèmes, où sa place est marquée pour la pièce où l'on écrivait à la dernière œuvre. Car Severin n'est pas sorti du monde. Il n'a pas élargi son horizon. Il n'a pas cherché à se renouveler. Il s'est

simplicité enfoncé un peu plus profondément dans son art. Il a cher-
ché à lire un ~~peu~~ peu plus profondément dans la nature. Il a cher-
ché à voir un peu plus clair dans son cœur;

Vers
.....
Regarde, une grâce profonde
Orne ce ravin, où le monde
Subsiste en sa virginité.

Vers
Aime-le tel que tu le vois ;
Et fais que ta vie, ô poète,
S'évade limpide & secrète
Comme une source au fond des bois.

Fernand Severin constitue presque un anachronisme
dans la poésie contemporaine. Alors que tous ses confrères ont
plus ou moins subi l'influence de leurs temps, & ont été impres-
sionnés par la vie fiévreuse des villes, ou sollicités vers les routes nou-
velles ouvertes au rêve par les progrès immenses réalisés depuis
moins d'un siècle, lui resta le pur poète, celui pour qui la nature
primitive seule existe. On n'est jamais qui elle qui l'interroge.
Pour lui, elle a gardé tous ses mystères & tous ses enchantements.
Il y retrouve encore toutes ses anciennes divinités : ^{les nymphes,} les nymphes,
les Amadryades, les Centaures. Il s'y promène en core avec toutes les
héroïnes des vieux romans. Il est resté sensible à toutes ses transfor-
mations. Il l'interroge à toutes les heures du jour. Elle est le miroir
où il vient contempler ce qui il porte en lui de plus secret & de
plus fier. Aucun panthéiste ne lui a vué un culte plus fervent :

Vers
Nul de tes fils mortels, tu le sais bien, ô Mère,
Ne s'est plus ardemment serré contre ton sein.

Seulement, comme nous l'avons déjà dit, son panthéisme
est un panthéisme épuré. Pour lui, la nature n'est pas "le grand
tout", mais, dans la qui elle a de meilleurs & de plus envoi-
ants, l'usage le plus parfait du séjour auquel le ~~seul~~ d'un croyant
peut

peut aspirer :

..... Les choses réelles
 Ont aussi leur cachement ;
 Il suffit que, confusément,
 Le divin transparaisse en elles.

Si les midis dorés, les soirs mélancoliques, le trouble automne,
 l'âpre hiver lui ont inspiré des vers mélodieux, c'est surtout le
 printemps et, dans le printemps, le lever du jour qui l'ont fait
 le plus délicieusement vibrer :

Une fraîcheur s'exhale, exquise,
 Des valeurs que l'ombre a quittées ;
 Des senteurs circulent ; la brise
 A d'agrestes suavités.

Au-dessus des plaines muettes,
 Brusque, éperdu, vertigineux,
 Le premier chant des alouettes
 Monte vers le ciel lumineux.

Que dit-elle, leur chanson ? Est-ce
 Le naïf transport d'un cœur pur ?
 Le bonheur d'être ailé ? L'ivresse
 De se plonger au plein azur ?

La clarté du jour revenue ?
 Ou bien, tout le reste étant vain,
 Est-ce la puissance inconnue
 Qui nous ravit vers le divin ?

Le "divin". Ce mot revient fréquemment dans ce dernier
 recueil. Il est caractéristique. Il marque très bien la distinction
 qui il faut faire entre ~~les~~ dévots et les purs panthéistes. Dans un de
 ses romans mystiques, pour l'élaboration desquels il emprunte

les procédés de l'imagerie populaire, Ramuz ressuscite les morts d'un village Vaudois & restitue pour jamais définitif, à ceux qui ont mérité le ciel, l'endroit où ils ont vécu. Rien n'y est changé, mais tout y a pris la forme qui il aurait dû avoir du vivant de ces gens pour qui ils y eussent été parfaitement heureux. Ainsi fait en quelque sorte Severin. Il idéalise la nature, ou plutôt ne la comprend que dans les moments où elle donne l'illusion de quelque chose d'absolument parfait & dont l'aspect suffit à notre bonheur. Toute son œuvre rayonne autour de ce centre: la source au fond des bois. Car c'est surtout la forêt qui, en l'isolant, en la séparant de l'agitation humaine, l'a fait entrer le plus complètement dans le domaine enchanteur où la vie prend tout naturellement la forme du rêve & de la légende.

Si Fernand Severin a puisé son inspiration à des sources qui ont été peu pratiquées par les poètes de son temps, il doit également peu de choses à ceux-ci au point de vue de métier. S'il est leur débiteur sous quelque rapport, c'est seulement pour avoir vécu dans leur atmosphère. Lui-même ne s'est jamais contenté d'à peu près. Mais les questions de métier, qui ont tenu une si grande place dans la vie de ses concitoyens pendant ces quarante dernières années, ne paraissent guère l'avoir préoccupé. En cela, on peut dire qu'il est plus poète que artiste. Dans les beaux livres de Charles Van Lerberghe, dont il fut l'ami & le confident, nous voyons l'artiste dominer le poète. Quand Van Lerberghe a quelque chose à dire, il semble qu'il se préoccupe avant tout de la manière dont il s'exprimera. Il essaye ses vers sur les procédés les plus perfectionnés de la science poétique. Severin, lui, obtient ses effets par des moyens, en quelque sorte tout opposés. Ses vers paraissent épouser d'eux-mêmes leur forme. Chez lui, on ne rencontre jamais rien de désoigné, de tendu, de didactique ou d'artificiel.

Van Lerberghe c'était une âme qui se détachait lentement
de

de la terre, Severin, lui, s'est toujours appliqué à pénétrer plus intérieurement dans la nature. Il est toujours resté profondément humain. Plus les poètes de son temps s'orientent vers la vie artificielle, plus il s'en écarte; plus ils compliquent, contournent, compriment ou raffinent, plus il simplifie. Après avoir, dans certains poèmes du Chant dans l'ombre, presque rejoint les Parméniciens, il est revenu inévitablement à une forme moins sonore & moins tendue. [Dans La Source au fond du bois, il semble même ~~s'être~~ s'être ingénié à rejeter tout lyrisme. C'est ici moins un poète qui chante qu'un poète qui parle. Le choix des mots percuté l'avoir plus préoccupé que la cadence du vers. Il a cherché les mots les plus simples, les plus frais & les plus naturels. Il a cherché à être plus sincère encore qu'il l'avait été jusque-là. Severin est par excellence le poète au service du trompe-l'œil. Cela suppose certes un grand effort, & surtout un grand respect de l'art. Rien chez lui n'est abandonné au hasard. La simplicité est le fruit d'un travail ardu, ou plutôt d'un patient recensement. Ne recommence-t-il pas au jeune poète « de ne pas brusquer la lente élaboration du vers? Et quand il enfonce Pégase, c'est moins pour l'ivresse de se sentir emporté dans l'espace que pour le véritable plaisir de la dompter:

Va, cabre-toi • J'étreins de mes genoux nerveux
 Tes flancs couverts d'écume, où la révolte gronde;
 Malgré toi, ta furieuse me conduit où je veux,
 Tu rébellion me seconde.

Une des choses les plus importantes pour l'artiste, la plus importante probablement, est d'acquiescer une connaissance exacte de ses forces, de parvenir à se rendre compte de ce dont il est capable, de faire fleurir & tourner des côtés d'ombre, de faire fleurir & fructifier la petite parcelle d'originalité qui, si désignée qu'elle soit, existe certes dans chacun de nous. Il y a beaucoup

vers

de gens très bien doués qui n'y parviennent pas; ils restent toute leur vie des Copistes ou des réflecteurs. Fernand Severin cultive un jardin qui n'est pas très vaste; mais ce jardin est à lui, comme le verre de l'autre, et il pourrait dire avec Thornton: "N'ayant eu du fond de ma retraite que ma seule pensée, j'ai cherché, avec une ardeur attentive, quelle route était la meilleure & je me suis contenté de la suivre". [Et encore, l'a-t-il vraiment cherché, cette route? Son originalité est de si bon aloi, elle semble si naturelle qu'on en oublie le travail qu'elle requiert, et qu'on est tenté de croire qu'il ne s'est donné aucune peine pour aller occuper la place enviable où l'avenir le rangera vraisemblablement dans la hiérarchie des poètes: entre les artistes de pure sensation & ceux qui sont plutôt des moralistes & des philosophes, entre M^{me} Desbordes-Valmore & Alfred de Vigny.

Hubert Kraus

68 Av. Emile Max
Scharbach